

*Un été d'écrivains*

POUR LA DERNIÈRE FOIS DE L'ÉTÉ, UN AUTEUR PASSIONNÉ DE SPORT VOUS OFFRE UN TEXTE INÉDIT.

# VEUVES DE PERSONNE

*Par Lola Lafon*



ILLUSTRATION RUBEN GÉRARD





Mille neuf cent soixante-quatorze. « Rien », répondent-elles quand on leur demande ce qu'elles fabriquent sur la place de la Mairie chaque samedi. Un rien fabriqué en douce que leur corps apprend, l'air de pas grand-chose, ce rien de fer et de poussière, de courbatures et de chutes sans panache sur le bitume qu'elles décryptent comme une carte marine. Ici, les gravillons, un relief hostile, là, les vibrations répétées du goudron agacent le tendon d'Achille, le sable collé aux roues des patins dérange la vitesse. Et tomber, c'est rien, sous la peau il y a encore

de la peau, le sang affleure aux éraflures, la peau, elle, s'effiloche comme un papier s'userait.

« Aucun », inscrivent-elles sur la fiche de renseignement scolaire à leur entrée en seconde. Elles ne pratiquent aucun sport. Le cours de gym du samedi matin, elles le sèchent le plus souvent possible. « T'as mal à la tête pour l'école mais pas pour tes roulettes, tu vas stopper ton cycle à trop transpirer », gronde la mère de Violette lorsque, aussitôt rentrée à la maison, elle la croise prête à repartir qui descend l'escalier en crabe, ses patins aux pieds, dans son sac des Urgo, un flacon de Mercurochrome et une bouteille d'eau mélangée de Tang orange pour faire passer les Petit Beurre.

« Personne », répondent-elles quand le père de Sylvie s'enquiert de savoir qui les conseille. Personne, ni prof ni coach et pas toi non plus, celui-là qui reste assis des heures sur un banc à les observer, un pull en tas sur ses genoux. Ce salopard se

---

## « TOMBER, C'EST RIEN, SOUS LA PEAU, IL Y A ENCORE DE LA PEAU, LE SANG AFFLEURE AUX ERAFLURES »

---

tripote, en un clin d'œil elles se regroupent, foncent vers lui, un bloc de sueur et de rage, il se lève et s'éloigne à pas précipités.

Elles gardent le trottoir et la place, les surfeurs eux, tiennent la mer. Attention, ils n'y sont pour rien si elles ne savent pas surfer, c'est naturel, expliquent-ils, lorsqu'on s'étonne de ne voir aucune fille à l'eau. Elles n'ont pas appris gamines, leurs parents rechignaient à les laisser seules à la plage, normal, les filles, ça se surveille.

Arrivés avant le lever du soleil à la Gravière, ils mettent un point d'honneur à garer le van le long de la route, loin du spot, ne pas détruire le chemin sablonneux qui mène à la plage, trois kilomètres de lande sèche et de fougères. Ils restent un moment face à l'océan avant d'y pénétrer, l'investir en grande cérémonie avec le respect et la prudence qu'on affiche face à un adversaire qu'on aime craindre. Les surfeurs forment une ligne noire à l'horizon, leurs mains clapotent à la surface, à plat ventre sur leur planche, ils attendent, se rehaussent d'un bras, scrutent. Puis, comme une réponse à un ordre, ils prennent sur leur gauche, ramant à toute allure, le néoprène luisant de la combinaison est toqué d'un soleil blanc, ils se redressent d'un bond et dévalent l'eau solide des vagues, c'est les Alpes ce matin mec, méga tubes à l'horizon, imagine que t'es la pointe du compas, tracer le virage



à 180°, encercler la vague, un instant la circonscire, la dominer et cut-back avant qu'elle n'explode.

Sur le sable, leurs petites amies les attendent, emmitouffées sous des couvertures râpées. Aux nouvelles qui les rejoignent elles offrent une cigarette et un biscuit, on est des surf-widows, leurs petites veuves des sables, elles sourient, fières et blasées, en étirant leurs jambes lisses, des galets dorés.

Les ferrailleuses, elles, ne sont les veuves de personne. C'est qu'il faut avoir envie, décrètent les surfeurs, bon, avec un oreiller sur la tête, possiblement.

C'est sous ce nom, les « Veuves de personne », qu'elles ont déposé une demande de local à la mairie afin de s'entraîner aussi les jours de pluie. C'était mieux que le « Princesses du trottoir » proposé par l'adjoint au maire. Et elles l'ont obtenue, cette pièce de 25 m<sup>2</sup> en sous-sol. Les lattes inégales du parquet, l'air stagnant, l'obligation de rendre les clés à 19h30, elles listent les défauts du local, peinent à trouver un quelconque avantage, mais l'une d'elles insiste : « Au moins, c'est chez nous, personne ne va venir nous embêter ici. »

Elles pensaient progresser plus vite à l'abri des moqueurs mais, après quelques semaines à peine, leur humeur rancit déjà ; les chevilles oscillent, elles se gênent les unes les autres, s'agacent. Elles se limitent, freinent, hésitent, les bruits du dehors ne leur parviennent plus. Oui, c'est chez elles, ce refuge, à moins que ça ne soit une planque de bêtes peureusement tapies dans leur terrier. C'est décidé, elles rendront les clés ce soir, on retourne à la mairie.

Là-haut, à l'air libre, la place est aux petites filles échevelées qui courent en zigzags

---

## « LES CHEVILLES OSCILLEN, ELLES SE GÈNENT LES UNES LES AUTRES, S'AGACENT. ELLES SE LIMITENT, FREINENT, HESITENT »

---

les bras grands ouverts, balancent leurs pieds dans l'eau tiède de la fontaine, sautent savamment à l'élastique et tracent d'un trait de craie blanche les limites du trottoir, là-bas c'est le paradis, ici c'est la terre. Sur laquelle trois filles en short blanc et chemisier manches courtes noué sous les seins tournoient en patins à roulettes, enchaînant des poses approximatives sur « Waterloo » qui sort d'un poste de radiocassette.

« Waterloo - I was defeated, you won the war

Waterloo - Promise to love you for ever more

Waterloo - Couldn't escape if I wanted to »

Elles forment un cercle et, au signal, se lâchent pour tourner sur elles-mêmes. C'est du freestyle, expliquent-elles aux Veuves, qui les contemplant, éberluées. On sympathise, on examine ses patins respectifs, les roulements, le châssis, on s'agace des lanières qui s'usent trop vite. Les freestyleuses vénèrent Ellen O'Neal et Laura Thornhill, des skateboardeuses américaines, les *heelies*, les slaloms, elles les accomplissent aussi bien que les hommes, et gracieuses avec ça, le satin du short ajusté assorti à leurs coquettes Vans coquelicot. Puis, avec toutes les calories que ça brûle, ça fait perdre du tour de cuisse, le skateboard, ajoute une freestyleuse enjouée. Les Veuves leur rendent les photos des Américaines sans mot dire, puis



c'est Violette qui décrète une improvisation : « Joli. Mais nous, on est plus dans... On fonce. »

« On pue, aussi, désolées, c'est la faute au local, pas d'air, ça m'a pourri mon tee-shirt », ajoute celle qu'on appelle Bébé car elle raffole des petits pots pour enfants qu'elle déguste à l'index sans cuiller.

En fin de journée, les freestyleuses et les Veuves se mettent d'accord : les premières gardent la place, après tout, si c'est leur vitesse que les Veuves cherchent à travailler, un lieu rempli de petites filles, ça n'est pas idéal. À peine un mois d'absence et un nouveau territoire de perdu : après la mer, la mairie. Aucune d'elles ne commente la saillie de Violette, cette prétendue spécialité de vitesse dont elle s'est vantée, mais lorsqu'elles se séparent, après une morne soirée passée sur un banc à lécher les miettes des biscuits écrasés dans leur sac plastique, Violette reprend là où elle s'est tue : « Cette place, on tourne dessus depuis longtemps, arrière, avant, citron, en V, on maîtrise. Faut passer à autre chose. C'est pas réservé aux surfeurs, l'adrénaline, que je sache ! J'ai tenté la rue des Dunes, hier... »

– La grande pente ? Mais débouler les unes derrière les autres à toute berzingue fera surtout tomber les vieux, c'est eux qui vont y goûter, à ton adrénaline !

– Vous vous souvenez, fait Sylvie, pensive, quand on était gamines ? »

Elles s'accrochaient les unes aux autres, à un coude, une épaule, avançant précautionneusement un pied de ferraille après l'autre, les bras tournoyants, des hélices pour éviter la bascule, leurs mains rougies de minuscules éclats de pierre incrustés. « Mais on ne roulait pas ! On marchait à peine... fait Bébé, alors la vitesse, tu m'excuseras, mais en formation tortue, je n'y crois pas trop. »

---

## « ON ACCÉLÈRE PLUS FORT, ON FREINE PLUS SEC, LES PASSANTS S'EFFARENT DE LA VIOLENCE DES CHUTES »

---

Le samedi suivant, lorsqu'elles se retrouvent, elles ont adapté leur tenue aux probables chutes à venir et ont enfilé des collants noirs sous leurs bermudas en jeans. Avant d'aller vite, il faut aller groupées, apprendre à faire corps.

Un fatras de souffles courts et de jurons, elles débordent le trottoir et prennent la route, les voitures klaxonnent dans leur dos, le goudron hérissé de chaleur vibre des talons jusqu'à la nuque avant ce plaisir attendu du revêtement plus lisse, là-bas, quelques centaines de mètres où la poussée s'améliore, le vent glisse entre leur peau et la sueur, les virages construisent la vitesse impatiente. Avant, elles s'évitaient, s'esquivaient, les voilà qui cherchent à se trouver, elles s'entrechoquent, se collent, l'une tente une échappée, on accélère plus fort, on freine plus sec, les passants s'effarent de la violence des chutes dont ils sont témoins, elles s'effondrent, enchevêtrées, ces doigts écrasés, des entorses aussi, les yeux pochés par un coup de coude malencontreux.

« Comment s'appelle votre équipe de roller derby ? », leur demande Gene N., la jeune professeure américaine du collège voisin, un soir qu'elle les regarde s'entraîner. Apprendre que ce qu'elles balbutient porte un nom, que c'est une langue que d'autres pratiquent de l'autre côté de l'Atlantique, émerveille les Veuves. Gene raconte ses joueuses favorites, deux jeunes femmes noires, Rita Williams des Pionniers et Sonja



LYNN S.K.

**Lola Lafon, romancière et musicienne, auteur notamment de « La Petite Communiste qui ne souriait jamais » (Actes Sud), sorti en 2014, grand prix de l'héroïne Madame Figaro.**

Sims des Philadelphia Warriors. Toi, tu seras Slap-in-your-face, toi, Badass-babe. Au creux de leur abdomen, elle trace du doigt une croix, rebaptise les Veuves à la limonade chaude, le sucre leur colle les cheveux dans le cou, je vous déclare contaminées de joie, secouez contre eux la terne poussière de leur vie.

Ce sont des mots, ces rumeurs répandues comme on maculerait d'une glaise mauvaise des dessins d'enfants dont on jalouse la grâce, de tout petits mots rancis, il paraît, on m'a dit.

Qu'elles ont toutes leurs règles en même temps tellement elles se frottent, derrière la dune à l'orée de la forêt de pins, elles se massent. Nues. La fille des Lavergne à califourchon sur le dos de la grande aux couettes qui tient la caisse à l'épicerie le dimanche, elles en sont. Du patin à roulettes, ces courses, ces heurts délibérés entre elles, on dirait plutôt des cerfs qui s'affrontent, aucune de ces filles n'a de fiancé, si c'est pas un signe, ça.

Des pots de fleurs qu'elles auraient brisés une nuit, la chaussée érodée par les freinages et ce vacarme passé 23 heures, une pétition est rédigée à l'attention du maire, qui recueille plus de signatures que prévu : un vrai succès, vite transformé en arrêté municipal. Les Veuves, on va les mettre au pas.

On goûte enfin au plaisir d'arpenter les rues sans craindre de se faire renverser. Sur la place, les freestyleuses virevoltent, le ventre duveteux tendu sous le dos nu beige, *Waterloo, couldn't escape if I wanted to*, elles écartent et resserrent les cuisses en rythme, suivent un tracé écarlate qui n'y était pas la veille, des lettres rouges qui mordent toute la place. Ils baissent la tête pour les lire, reviennent sur leurs pas,

---

## « JE VOUS DÉCLARE CONTAMINÉES DE JOIE, SECOUEZ CONTRE EUX LA TERNE POUSSIÈRE DE LEUR VIE »

---

relient encore, les promeneurs interloqués découvrent le message, des mots géants peints sur le goudron jusqu'à la fin de la terre, la plage.

« VOUS NOUS CONNAISSEZ NOUS VOUS CONNAISSONS VOUS NOUS AVEZ TRAQUÉES MAINTENANT C'EST NOUS QUI VOUS TRAQUONS. MORT À L'INSECTE FASCISTE QUI SE NOURRIT DE LA VIE DU PEUPLE »

Dans *Sud Ouest*, le lendemain, deux photos illustrent l'article : « Une terrible prose a envahi cette nuit les trottoirs de notre ville : celle du groupe de lutte armée américain SLA, qui détient toujours la jeune héritière Patricia Hearst kidnappée en février en Californie. Les touristes américains présents dans la région sont interrogés. Des mesures sévères seront prises pour contrer l'apologie du terrorisme, a décrété le maire. Une réunion d'information aura lieu ce soir place de la mairie. »

Il est près de 21 heures ce samedi d'avril 1974 et ils la reconnaissent aussitôt, cette scan-sion de ferraille qui approche, un refrain tenace. Les Veuves de personne traversent la place, un pack solide de métal et de sueur, d'un geste de la main elles saluent joyeusement le maire et s'éloignent, les gravillons bondissent dans la poussière tandis que la petite foule se recroqueville en un amas hébété de corps immobiles et amers.

Lola Lafon